

dire que l'offrande de ces messieurs et de ces dames a été très-généreuse et au-dessus de tout éloge.

La bénédiction terminée, chacun s'empresse d'aller sonner les cloches et de déposer dans l'urne une offrande convenable. La collecte totale a été de soixante-huit louis et quelques chelins.

— Nous apprenons avec plaisir qu'un couvent vient d'être construit dans la paroisse de Chicoutimi. Les classes, dirigées par les Sœurs du Bon-Pasteur, se sont ouvertes au mois de septembre dernier. A l'heure qu'il est, le couvent compte 25 pensionnaires, 18 demi-pensionnaires et plusieurs externes.

— Tous ceux qui sont en faveur des progrès agricoles, et le nombre en est grand, apprendront avec joie, nous en sommes sûr, que les classes de l'école d'agriculture de Ste. Anne s'ouvriront le 20 de ce mois.

Biographie des auteurs morts de faim.

(Suite.)

Duryer, auteur de *Scévoie*, que les comédiens feraient bien de remettre au théâtre, et de plusieurs autres tragédies, travaillait à la hâte pour faire subsister sa famille du produit de ses ouvrages. Le libraire Sommaville lui donnait un écu par feuille. Le cent de vers alexandrins lui était payé 4 fr., et le cent de petits, quarante sous ; encore le libraire avait-il exigé que ces vers fussent *rendus chez lui*. Une des filles du poète venait de la campagne une fois par semaine, traversait à pied le faubourg Saint-Antoine et une partie de la ville, pour livrer à Sommaville l'ouvrage de son père. Vigneul de Marville (le P. Bonaventure d'Argonne) fait une peinture toucheante de la détresse de ce poète infortuné. "Nous allâmes le voir par un beau jour d'été, dans un village obscur, à une petite distance de la ville. Il nous reçut avec joie, nous parla de ses nombreux projets, et nous montra plusieurs de ses ouvrages ; mais ce qui nous intéressa le plus, c'est que, craignant de nous faire voir sa pauvreté, il résolut de nous procurer quelques rafraîchissements. Nous nous plaçâmes à l'ombre d'un gros chêne orné d'un épais feuillage : la nappe fut mise sur le gazon ; sa femme nous apporta du lait, et il nous servit des cerises, avec de l'eau fraîche et du pain bis. Il nous reçut avec beaucoup de gaîté ; mais nous ne pûmes prendre conge de cet homme estimable, qui était d'un âge avancé, sans verser des larmes en le voyant si maltraité de la fortune."

Dufresny devait trente pistoles à sa blanchisseuse ; il l'épousa afin de s'acquitter. *Pauvreté n'est pas vice*, lui disait un jour un de ses amis. C'est bien pis, répondit le poète. Au reste il faut convenir que la sienne était la suite de sa mauvaise conduite ; et Voltaire a eu raison de dire :

Et Dufresny, plus sage et moins dissipateur,
Ne fut pas mort de faim, digne mort d'un autour.

On a dit de l'abbé Pellegrin :

Le matin catholique et le soir idolâtre,
Il dinait de l'autel et soupaït du théâtre.

L'archevêque de Paris le força d'opter, et il préféra le théâtre. C'est à cette époque qu'il établit un magasin dans lequel on trouvait pour un prix très-modique : *chansons, sermons, madrigaux, panégyriques, épithalamies, cantiques, rôles de j'incasses, de confidentes, etc.*

Ce commerce ne l'enrichit pas. Il vivait pauvrement et était fort mal vêtu. Un mauvais plaisant lui ayant demandé un jour à quelle bataille son manteau avait été percé de trous : *A la bataille de Cannes*, répondit l'abbé, tombant à coups de canne sur l'imminent qui insultait à sa misère.

A la première représentation d'un de ses opéras, on arrêta, comme coupeur de bourses, un individu qui disait sans cesse à son voisin : *Faut-il couper ?* C'était un tailleur. L'abbé Pellegrin lui avait demandé un habit. L'artiste n'avait consenti à le faire que dans le cas où l'opéra réussirait, et il avait amené avec lui un de ses garçons, dont le bon goût lui était connu. C'est à ce garçon qu'il demandait à chaque instant s'il pouvait couper l'habit de l'auteur.

D'Allainval, auteur de *L'Ecole des Bourgeois*, mourut à l'Hôtel-Dieu, le 3 mai 1753. J'invite MM. les auteurs du nouveau *Dictionnaire historique* à compiler les registres des hospices ; ils y trouveront des renseignements bien précieux, qu'ils chercheraient en vain ailleurs.

Il est à remarquer que ce pauvre d'Allainval, qui n'avait ni feu ni lieu, a donné aux Italiens une fort jolie pièce, intitulée : *l'Embarras des richesses*.

Boissy, auteur de plusieurs comédies, dont quelques-unes sont restées au théâtre, vécut longtemps dans une affreuse détresse. Il la cachait avec soin. Trop fier pour demander des secours, il s'enfermait chez lui et s'imposait toutes sortes de privations. Enfin le découragement s'empara de lui, ainsi que de la malheureuse femme qui partageait son sort ; ils résolurent l'un et l'autre de céder à leur destinée et de se laisser mourir de faim. Quelques voisins charitables apprirent ce funeste dessin ; ils pénétrèrent dans la retraite de Boissy, et, par de prompts secours,